LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
22, rue de la Barre
PARIS-XVIIIe

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

DEUXIÈME ANNÉE — N° 80 | DIX CENTIMES | JEUDI 17 OCTOBRE 1906

LES

ILLÉGAUX

I

Désillusionnés qu'ils sont sur le rôle prétendu bienfaisant de la plupart des conventions sociales en vigueur, ne conservant aucun respect pour l'autorité du juge et du prêtre, et décidés à n'accomplir de bonne volonté que les actes qui leur sont démontrés utiles, les anarchistes n'ont en vérité pas à prendre souci de savoir, quand une chose leur paraît juste et bonne, si elle se trouve ou non dans le cadre des choses admises.

Adopter ceci, sous prétexte que c'est indiqué par la loi, comme vouloir de parti-pris cela, sous prétexte qu'elle le défend, constituerait également de leur part un grossier préjugé. Seule leur raison, éclairée par l'expérience, doit être arbitre en la matière. Ses décisions peuvent être favorables à certaines coutumes et contrevenir à certaines autres, sans que jamais l'instinctif besoin de s'y conformer, à l'exemple du vulgaire, ou bien au contraire de les heurter de front, puisse être d'un poids quelconque dans la balance.

C'est dire que lorsqu'il s'agit d'apprécier une conduite, un mode particulier d'existence, nous n'avons pas à faire valoir de préférence ou d'aversion suivant qu'ils s'adaptent ou non au droit romain, mais à discuter seulement la somme d'avantages pratiques ou les désavantages qu'ils constituent pour notre idéal.

Le code, les conceptions diverses du milieu dans lequel nous sommes forcés de vivre ne sauraient être pris en considérations par nous qu'en raison des obstacles matériels qu'ils peuvent opposer à nos désirs et des périls dont ils peuvent menacer notre sécurité.

Ceci dit, et puisque la question est aujourd'hui de savoir dans quelle mesure la conduite de ceux qu'Armand nomme « les sans-scrupules conscients » aurait lieu d'être choisie comme plus favorable à nos intérêts individuels, à ceux de la propagande, et plus conforme en même temps aux idées que nous émettons, il nous reste à examiner cette question sans vaine pudeur, mais aussi sans volonté paradoxale.

Pour m'exprimer sur ce sujet délicat, je n'irai point, comme dit l'autre, par trente-six chemins. Je nommerai un chat : un chat, n'ayant point la crainte. pour cela, d'être fouetté : Les moyens, assez nombreux qui permettent de vivre en marge de la société actuelle peuvent être classés tous, en résumé, sous l'un des termes suivants : 1° la mendicité ; 2° le vagabondage spécial ; 3° la prostitution clandestine ; 4° l'escroquerie ; 5° la fabrication et l'émission de fausse monnaie ; 6° enfin : le vol.

Constatons dès maintenant qu'aucun de ces moyens ne permet de vivre complètement en anarchiste, c'est à dire de même que dans la société rêvée. Tous sans exception comportent de mentir, de s'exercer même à la fourberie et, soit de ne se livrer à aucun travail, soit de se livrer à des besognes complètement inutiles ou même néfastes. Ils nécessitent, en outre, de se servir d'argent, d'entretenir, quand ce ne serait que de temps à autre les propriétaires ; de payer indirectement des impôts ; de subventionner, par nombre d'achats indispensables a la vie, les pires exploitations. Or, je ne pense pas qu'aucune de ces activités ait sa place marquée dans le communisme libertaire.

Mais voyons les choses en détail :

Le mendiant ne produit rien. Il vit sur le commun et saccage aussi bien le champ du riche que celui du pauvre qui s'est exténué à le cultiver pour un rapport n'assurant qu'une existence misérable. Comme le seigneur, il perçoit indistinctement sur eux, par la ruse ou la peur qu'il inspire, une dîme dont il se nourrit. Les gosses qu'il a mis au monde ou qu'il loue lui permettent de se livrer, tel un grand usinier, à une exploitation meurtrière où 35 ou 40 pour cent d'entre eux trouvent la mort. Il consomme à la fois trop et trop peu. Trop si l'on considére qu'il n'accomplit pas le « devoir » de tout homme sain et valide d'apporter sa part d'effort au labeur général pour le bien-être général. Trop peu si l'on considère que sa situation ne lui fait pas goûter toute la somme de bien-être adéquate au progrès obtenu par la science.

Le trimardeur révolté et conscient est une fiction d'ordre littéraire, imaginée par des gens qui n'ont jamais parcouru les grands chemins avec de mauvaises chaussures. En réalité son genre de gagne-pain le soumet à l'ignorance, à la crasse morale et physique, à toutes les bassesses. A un tel régime on perd vite tout sentiment de dignité. Demander, en désespoir de cause, des ressources à la mendicité n'est compréhensible que chez des enfants, des vieillards ou des infirmes. C'est excusable sans jamais être à conseiller.

Ce que je dis de l'homme de la route peut s'appliquer tout aussi bien au tapeur par vocation, au déserteur globe-trotter de métier, aux victimes professionnelles d'un parti. L'habit change, mais pas le fond, ces dernières espèces ne représentant que le dessus du panier d'une caste spéciale dont le mendigot vulgaire serait le prolétariat.

Passons au vagabondage spécial. On entend par là désigner le métier de souteneur. Je ne rangerais pas dans cette catégorie l'homme qui doit ses moyens d'existence, aux revenus d'une compagne plus fortunée que lui ou plus apte à conquérir des salaires élevés. Que l'on partage, quand on s'aime, la bonne et la mauvaise chance, en apportant chacun au foyer commun ce que l'on peut, sans souci de différence de sexe, rien de plus naturel. Je ne qualifierai pas plus de souteneur celui qui, occasionnellement et à charge de revanche, acceptera l'aide d'une prostituée. Refuser de celle qui vend ses charmes ce que l'on recevrait volontiers de celui qui vend ses bras ou son cerveau, pour des besognes souvent beaucoup plus antisociales, c'est manifester à la première un mépris qu'elle ne mérite pas, c'est accorder à la prostitution du second une particulière estime à laquelle, en bonne logique, elle ne saurait prétendre.

Le souteneur est celui qui a pris la décision de vivre aux dépens de celles qui se donnent à lui, très souvent contre leur gré. Délaisser le travail grâce aux subsides généreusement accordés par une fille que l'on aime représente la phase du début. Lorsque l'on aime plus, que l'on n'est plus aimé, on cherchera à s'imposer quand même, pour des raisons d'intérêt et au besoin par la violence. C'est fatal. La marmite envolée, il faudra coûte que coûte en trouver une autre; il ne s'agit plus d'amour mais de découvrir sans retard un lit à enfourner le pain. Si c'est nécessaire, on forcera par la terreur, par des vexations multiples, la prostituée sans défense à subir la loi commune d'un mariage dont il faut chaque soir régler la note. Si c'est nécessaire, on trompera par des promesses fallacieuses une jeune femme naïve que l'on éloignera de son milieu, de sa famille, à qui l'on fera manquer une position sans doute plus heureuse, pour la jeter brutalement sur le trottoir ou la vendre à quelque maison Philibert. A moins que l'on ne se contraigne, la faim au ventre et le dégoût dans l'âme, à satisfaire les exigences lubriques de quelque dame sexagénaire dont la cuisse est demeurée gaillarde en dépit des ans.

Pratiquer ainsi la traite des blanches est une exploitation et j'ajouterai l'une des pires. Elle est aussi pernicieuse pour la mentalité de celui qui l'exerce que déplorable pour la situation de celle qui la supporte.

En ce qui concerne la prostituée, l'abjecte comédie de l'amour est de rigueur, l'alcoolisme fréquemment obligatoire, de même que le colportage conscient de maladies qui dégradent l'espèce. On se tire rarement de son genre d'existence avec un corps propre et des idées saines. Je ne conseillerai jamais à une prostituée, qui par hasard réussit, de devenir une femme d'ouvrier, mais je ne conseillerai jamais, par contre, à une ouvrière de se lancer dans la prostitution. J'aurais trop d'appréhension qu'elle me le reprochât plus tard.

L'escroc use son intelligence pour des combinaisons qui n'ont rien d'utilitaire socialement parlant. Tel un policier, il est appelé à jouer ce rôle peu glorieux de cultiver l'amitié des gens pour abuser ensuite de leur confiance. Inutile d'insister.

J'arrive par lui au faux-monnayeur et au voleur, deux métiers qui ont conquis les sympathies de beaucoup de révolutionnaires, et avec une certaine raison car ils n'entraînent pas les écœurantes exigences de ceux que déjà j'ai cités. Cependant il est douteux que puisse être compté comme travail anarchiste celui qui consiste, non à bâtir des maisons et forger des socs de charrue, mais à trouer les meilleures murailles, détraquer les serrures et répandre des médailles en métal anglais.

La société communiste a pour base la production, avec le mininun d'effort, des choses indispensables à une vie collective heureuse. Le compagnon laboureur serait en droit de demander à ces compagnons de l'illégalité quand et comment ils produisent ces choses et comment il se fait que, prétendant parfois vivre plus anarchiquement que quiconque, ils se bornent à la consommation par une sorte de prise au tas, sans jamais favoriser en revanche la production, en utilisant chaque jour quelques heures de leurs nombreux loisirs à une bonne besogne qu'ils donneraient à autrui suivant ses besoins, et sans jamais exiger de salaire. En tout cas, voleurs et faux-monnayeurs n'ont pas lieu de critiquer celui qui, pour se sustenter, enlève à la porte des gares des petites rondelles dans du carton car, dans une organisation rationnelle ce dernier ouvrage et le leur n'a pas plus d'utilité.

Quant à la prétention affichée par nos amis larrons de vivre sans être ni exploiteurs ni exploités, elle est une illusion parfaite. C'est ce que je me propose de démontrer dans un article suivant, avant que de conclure.

Jean MARESTAN.

Chiquenaudes
ET
Croquignoles

Le Commerce de la Cause.

Les annonces garnissent les colonnes des organes de la Cause. C'est le succès. Afin que nous ne soyons pas jaloux, un copain nous apporte le digne pendant de celle qui paraissait la semaine dernière sur le libertaire.

Une copine, tenant un bordel, 5, rue de l'Annam, désire vendre son fonds très bien placé ; les femmes n'ont pas la syphilis. — Prix : 10.000 francs. S'adresser directement à l'adresse sus-indiquée.

Nous comptons sur la commission. Buvons et baisons : c'est pour la Cause.

—o—

La mode internationale.

*Ça pleut, ça grêle, les internationalismes, Il y en a pour tous les goûts, et ça bulletine, ça a des organes et des congrès officiels. Pas plus tôt née, l'*A. I. A., *bulletin de l'Association internationale des antimilitaristes, voilà que nous vient de Belgique le* Bulletin de l'Internationale libertaire. *Savourez la forme anarchiste d'un filet y contenu :*

Qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions. Nous ne prétendons pas que l'Internationale est créée dès aujourd'hui, loin de là ; nous savons que seul le Congrès d'Amsterdam aura qualité pour l'édifier et lui donner les formes et l'allure qui lui conviennent.

Voilà donc le Congrès d'Amsterdam mué en Père Éternel. Il créera *lui aussi et sa baguette magique sera la* majorité. *Lui seul a qualité pour codifier libertairement. A quand les prochaines exclusions.*

—o—

La création et le libertarisme.

Rien ne se perd, rien ne se crée, a dit Lavoisier. Ce n'est pas un copain des bulletineurs internationalistes. Rien que dans le premier article du B. I. L., adressé je ne sais pourquoi aux anarchistes, article de cinquante ou soixante lignes, on y lit sept ou huit fois les mots créer *et* création.

A présent peut-être que les copains l'ont fait volontairement : ce qu'ils créent *est si peu de chose qu'on peut le dire sans se tromper :* Rien ne se crée.

—o—

Les joueurs voient rouge.

Pour une fois le Pari Mutuel a perdu dans le jeu des courses. A la suite d'un « malentendu » — veuillez lire d'un vol, d'une escroquerie moins bien cachée que d'habitude — les gogos ont envahi les baraques, y ont mis le feu. On raconte même que quelques bougres subtils auraient atteint la caisse.

Les idiots qui jouent aux courses, les malandrins qui volent aux courses se sont livrés bataille. Dame police, avec le Lépine, est venue, c'est naturel, prêter la main à ceux qui volent dans les formes légales.

Aux cris de « Vive Lépine ! » on a assommé quelques agents. Respectons les chefs.

—o—

Au rendez-vous des assassins.

Eh oui, doux sauvage, il y a des établissements spéciaux où se rencontrent, à l'heure des apéritifs, les assassins, les cambrioleurs. Le patron dit d'eux tranquillement : C'est le chef de telle bande, de tel quartier. » Ils sourient et ils paradent. Ils tiennent des propos de civilisés.

Ils racontent eux-mêmes, ou on raconte leurs exploits, leurs vols, leurs derniers assassinats. Ces apaches ont la meilleure place dans la société, ils jouissent de la meilleure considération.

Et faut-il que vous soyez ignorant, cher M. Maret pour ne pas connaître ces lieux de rendez-vous, il y en a un dans toutes les villes. Ça s'appelle

LE CAFÉ DES OFFICIERS

CANDIDE.

Les Nécrophiles

A côté des nécrophages, les mangeurs de mort, ceux qui vivent de la mort, il y a à placer les nécrophiles, les amoureux de la mort, ceux qui se passionnent de la mort.

Libertad dans le numéro 2 de *l'anarchie* racontait l'histoire navrante de Marcelle Randal assassinée par les spectateurs garnissant les tribunes du casino où elle courait le Tourbillon de la mort. Il rappelait la colère du public des vélodromes lorsqu'on avait supprimé les entraîneurs à motocyclettes, lesquels à la moindre chute écrasaient le coureur. Il montrait l'affluence du populo aux virages dangereux.

Oui, ces mâles et ces femelles éprouvent le besoin érotique de voir du sang gicler et des membres se fracasser. Il faut, pour les contenter, des crânes ouverts dans la chute ou des ventres troués par les cornes du taureau.

Sans danger, ils voient pour leur plaisir des gens courir à la mort, à l'accident.

Enfin ! Il vient d'y avoir une revanche. Victimes du Vélodrome, des cirques, des ménageries, vos assassins viennent de connaître les dangers du spectacle.

A Buffalo, comme un coureur venait de faire une chute qui le jetait sur le passage de la motocyclette du suivant, les spectateurs voulurent voir l'écrabouillement de plus près, ils se courbèrent sur la balustrade, se penchèrent sur la piste, jetèrent leur corps en avant.

Le second coureur, pensant à la vie de son camarade d'exploitation publique, au risque de se tuer fit un virage. Il ne pouvait s'inquiéter des gens si soucieux de boire du sang. La motocyclette les décapita, les hacha.

Toutes les feuilles soucieuses du public pleurèrent, le lendemain, ces pauvres victimes. Ce furent des lamentations. Jeunes femmes, jeunes hommes allant passer paisiblement leur dimanche à voir courir à la mort, se crever des gars de vingt ansen dés courses fantastiques.

Public aimable et paisible. Un jour, il avait plu, la piste était couverte d'une boue grasse qui augmentait le danger. Les coureurs ne voulaient pas se risquer. Bon public réclama, hurla. Les coureurs sortirent après avoir décidé de

ne rien se casser. Ils allaient tranquillement. Le public généreux jeta sur eux parapluies, cannes, brisa tout ce qui tomba sous sa main pour leur lancer à la tête. M. Public en voulait pour son argent; il voulait des chutes mortelles, des membres rompus.

Eh bien! l'autre jour, il en a eu pour son argent. Il a vu du sang, des crânes ouverts; mais cette fois c'est lui qui a payé la casse... le cassage de gueules.

Et puisque, pour leur plaisir, ils obligent des hommes à risquer la mort, laissez-moi réserver mes pleurs pour d'autres occasions et souhaiter, au contraire, que tous les nécrophiles, amoureux des champs de batailles et des champs de courses, des corridas et des vélodromes, se fassent plus souvent...

MATAR.

Problème du Bonheur

Au fur et à mesure qu'augmente le nombre des individus dont la mentalité est apte à travailler cette question, des divergences d'opinion de plus en plus nombreuses semblent surgir; cela est tout naturel, le développement du cerveau amenant de plus en plus l'individualisation dans l'espèce humaine. Sans me réjouir de l'existence de ces divergences, je ne veux pas les déplorer, car ce n'est que de la lutte des idées que sortira le raisonnement le meilleur.

Jusqu'à aujourd'hui, ce problème, malgré toutes ces divergences plus superficielles que profondes, semblait être résolu par la formule : « De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins. » En s'en tenant à ces termes seuls c'était la plus inepte solution que l'on puisse trouver, puisqu'elle ne contient que des inconnues, chacun n'ayant jamais défini ses forces, ni surtout ses besoins. Comment les individus pourraient-ils avoir leurs besoins satisfaits et par conséquent être heureux, s'ils n'ont pas déterminé par une méthode quelconque les besoins qu'ils doivent avoir et satisfaire.

La plupart, pour ne pas dire tous, n'aspirent qu'à avoir la jouissance qu'ils voient réaliser par d'autres, sans même se demander si ces autres ne sont pas à avoir les mêmes aspirations pour des jouissances encore plus grandes et par conséquent de n'être aussi pas plus heureux.

Le bonheur ne peut être qu'un état sans souffrance; il ne sera donc pas plus dans le maximum de besoins ressentis et satisfaits qu'il ne sera dans la réduction au minimum de ces besoins, puisque l'un ou l'autre de ces deux cas, occasionnant des souffrances physiques ou morales, la somme des jouissances réalisées sera diminuée de la somme de toutes de ces souffrances. Le bonheur consistera donc dans la satisfaction des « seuls besoins, mais aussi de tous, » nécessaires à la vie, à l'exclusion de tous les autres; il sera donc dans le développement intégral de l individu, physiquement et intellectuellement.

L'être, qu'il soit le plus complexe comme l'homme ou le plus simple comme l'amibe, n'a qu'un but : « vivre ». C'est l'unique fonction inhérente à tous; l'unique obligation mise par la nature dans tous les organismes : « vivre » ou « mourir ». Ce qui est particulièrement attristant, c'est de voir l'animal qui aurait pu être le plus apte à atteindre ce but se servir de son intelligence pour rechercher et se fabriquer des milliers de causes qui entravent son libre développement.

Le bonheur est donc dans la plus grande jouissance de se sentir vivre, c'est à dire sans nulle souffrance. Inutile de faire intervenir la classification en souffrances physiques ou morales, car l'organisme n'est qu'un tout solidaire et la souffrance d'une partie quelconque affectera l'autre ; nous sommes un composé de soixante trillons de cellules et que ce soient des cellules nerveuses ou des cellules d'un tissu quelconque qui soient malades, l'individu souffre dans son entier, par répercussion des cellules les unes sur les autres. Entre parenthèses, ajouterai-je que cette association, cette solidarité des cellules devrait bien servir de modèle à l'association des individus entre eux pour former une société raisonnable ; mais je passe.

Le but : *développement intégral de l'individu*, étant détermité, les besoins nécessaires pour l'atteindre peuvent être déterminé à leur tour, mais par la seule méthode qui puisse le faire : la méthode scientifique.

L'individu raisonnable est donc complètement dégagé aussi bien de la sujétion aux lois et préjugés forgés par l'imbécillité humaine actuelle et passée, que de la sujétion à des habitudes funestes contractées dans sa vie antérieure. La seule soumission qu'il a à subir est celle aux lois naturelles, celles-ci seules étant inéluctables ; elles détruisent aussi bien l'abruti qui voudrait s'insurger contre les lois de la pesanteur et prétendrait descendre dans la rue en sautant par la fenêtre que celui qui voudrait ne pas se soumettre à respirer de l'oxygène et respirerait du gaz carbonique ou celui qui prétendrait se nutrifier de substances ne contenant aucun des quatre corps : azote, carbone, oxygène, hydrogène, etc. Cet individu raisonnable est donc déterminé, pour être heureux, à ne faire que des gestes, à n'avoir que des besoins dont la satisfaction concoure au but donné : son développement intégral.

Par exemple, il ne fumera pas, ne boira pas d'alcool, ne recherchera pas, par des excitations quelconques, le coït en dehors des limites imparties par la nature aux organes génitaux, il suivra les prescriptions hygiéniques que lui dicte la physiologie, se nutrifiera sainement, fera quotidiennement la dépense d'énergie (un travail quelconque s'il ne lui est pas possible de le faire en travail utile) nécessaire pour entretenir en bon état tous ses organes, tous ses muscles ; mais pour les mêmes raisons, il se refusera à tout travail excessif, ou à tout travail ayant lieu dans un endroit insalubre, et n'attendra pas que des lois humaines lui permettent de se reposer. Cet individu n'est donc pas plus l'abruti qui n'ayant pas déterminé qu'il doit vivre va chercher la mort dans le fond d'une mine, sur un champ de bataille, etc., ou seulement des germes de mort dans les bagnes industriels actuels, dans les logements malsains que sont les habitations ouvrières dans les villes, dans des casernes d'où on l'enverra pourrir dans les silos d'Afrique, etc ; non, il est celui qui dans des cas semblables, se munit de toutes les armes que donne la science.

L'étude de celle-ci lui sera donc nécessaire, non pour en poursuivre le développement mais pour en connaître seulement les faits acquis jusqu'à nos jours ; elle est complexe maintenant et chaque partie peut être le sujet d'une étude spéciale ; mais la compréhension d'une de ses parties ne se fait qu'avec l'aide de toutes les autres : la science n'est qu'une et toutes ses branches s'enchevêtrent les unes dans les autres. L'étude, en conséquence est longue, mais aussi bien attrayante : elle sera donc plus que suffisante pour occuper tous les loisirs que laisse le travail et la promenade à la mer et à la montagne et pour ne plus permettre à l'individu des lectures oiseuses de journaux quelconques pas plus que des discussions de même nature dans des groupes ou comités. Un tel travailleur ne sera pas l'inconscient qui, dans sa vague compréhension d'un bonheur qu il doit avoir et qu'une entité devrait lui donner se met à crier, suivant les circonstances et les milieux : vive ceci, vive cela, vive la sociale, vive la nationale, la république, la monarchie, l'anarchie, etc.

Certes, de grandes difficultés sont à surmonter pour être parfaitement logique avec cette théorie ; mais la limite sera d'autant plus approchée que l'individu sera déterminé par ses études, et par la puissance qu'il aura eue sur lui-même pour renoncer à des besoins inutiles ou nuisibles et en acquérir de raisonnables car c'est de cette puissance que dépend la force de réaction qu'il doit avoir contre toute la substance qui l'entoure et qui réagit sur lui s'il n'est pas le plus fort.

Le préjugé monnaie, pas plus que les autres (dieu, patrie, propriété, etc.) ne peut exister ; la recherche directe de la satisfaction d'un besoin raisonnable s'impose donc avant la recherche d'argent, d'or, etc ; dans ces conditions, la mise en pratique du principe de ne payer que lorsqu'on (on : contrôleur, employé, commerçant, etc) vous demande de le faire, est donc de toute rigueur. Le nombre des abrutis est encore tellement grand qu'il peut arriver de temps à autre que l'usage d'un métal monétaire soit rendu obligatoire et tant qu'une dépense si peu fréquente ou si minime soit-elle, existera, une récupération devra avoir lieu ; un individu raisonnable arrivera toujours à la faire. Le moyen le meilleur sera celui qui ira le moins à l'encontre du but fixé : son développement intégral devrait être, momentanément, au service d'un exploiteur quelconque.

Sans m'appesantir davantage sur ce dernier sujet, une objection pourra être faite par des inconscients : c'est que celui au détriment de qui cette récupération est faite (propriétaire d immeubles ou d'usines, etc,) sans se rendre compte de la circulation dont il est l'objet, pour avoir toujours le même équivalent de revenus, bénéfices, etc, pressurera davantage les autres exploités qu'il a encore sous sa coupe. C'est vrai, mais sur cette question la meilleure volonté n'y peut rien, il n'y a rien à faire ; ces autres exploités, s'ils le sont, c'est qu'ils le veulent bien ; car il ne dépend que d'eux de ne plus l'être ; ce n'est pas tant les exploiteurs qui sont à supprimer, qu'ils existent au nom de dogmes quelconques, religieux ou sociaux, ce qui est à changer c'est la mentalité des esclaves. Le jour où les individus ne voudront plus être des exploités, lorsqu'ils auront des cerveaux d'hommes libres, il n'y aura plus d'exploiteurs.

Tous les hommes vivront des produits de leur travail qui sera alors raisonnable ; le parasitisme n'existera plus, et l'exploitation de l'homme par l'homme sera finie.

Ce sera donc par l'association, de plus en plus nombreuses d'individus raisonnables qu'il se formera une société raisonnable et non par l'attente d'une transformation de la société actuelle, des individus continuant à faire toujours les mêmes gestes.

COQUET.

Lendemain de grève

« On se bat à Grenoble »
(*Les Journaux 18, 19 Sept.*)

... Finie, la comédie !

Le rideau est tiré, les décors sont rangés.

. . . . . .

Nous n'entendrons plus, de quelque temps, hurler dans les rues les couplets de *l'Internationale*, — le cantique à la mode les jours de grève — plus que dans la bouche des poivrots, les soirs de paye, alors que, désespérément, ils se cramponnent aux becs de gaz et aux arbres des avenues.

La grève est finie ; et si, pendant quelques heures on a vécu une petite révolution, si on s'est battu à Grenoble, le calme renaît, le sifflet des usines, de nouveau, déchire l'air, annonçant la rentrée aux moutons plus résignés que jamais.

Les petites ouvrières et les légitimes, les putains et les nourrices ne reçoivent plus dans les yeux l'éclair des cuirasses d'acier, et regrettent le bleu d'azur des beaux hussards... car les polichinelles sont partis.

Les bourgeois et leurs concierges ne sont plus troublés par le chiffon rouge dont le frottement faisait battre le cœur aux grévistes.

Le comité de grève dégage sa responsabilité des actes malhonnêtes qui ont pu se produire et les vrais grévistes, les honnêtes ouvriers, rejettent sur le compte des apâches, des étrangers, des agents provocateurs le sac d'un commissariat et le bris de quelques fermetures.

La population tout entière est allée conduire en terre le corps du « petit soldat » qui a reçu à la tête une pierre destinée à un chef, car les soldats, eux, sont commandés et ne vont certainement pas là pour leur plaisir.

Pauvre « petit soldat »; son chef en lui remettant la médaille avait pourtant espéré, souhaité qu'il aiderait à sa guérison ! Mais Mollier a eu de belles funérailles et surtout de belles couronnes. « On ne s'est pas moqué de lui au moins » disaient les braves femmes sur le seuil de leur porte !

Le monde va changer de base

ont hurlé pendant un mois les mille voix de grévistes, derrière le chiffon rouge... et les applaudissements éclatent lorsqu'à la cavalcade faite derrière le corps du « petit soldat » le pitre Zévaès pleure sur le sort de cet enfant du peuple, tombé là, victime du Devoir, victime du Capitalisme !

... Et les mêmes jeunes gens qui hier lançaient des pavés sur les soldats sont partis aujourd'hui au régiment, gueulant, heureux, prêts à remplacer ceux qui la veille chargeaient, sabre au clair.

Et les autres sont rentrés à l'usine comme ils en étaient sortis, reprenant le licol ; leurs rangs serrés vont emplir les bistrots, tout à l'heure, à la sortie ; puis chacun s'en ira du même pas, avec dans la tête, les mêmes idées qu'auparavant, sans plus de colère, sans plus de dégout, sans plus de raison...

... C'est la vie !..

Le soir, après la soupe, en attendant de se mettre au lit, le bon ouvrier racontera les vieux souvenirs du régiment, parlera du copain Boissec avec qui il sifflait des litres à la cantine, de l'adjudant Untel, une rosse et du capitaine Labrute, un vieux de la vieille qui pétait sec ; pendant que le gosse apprendra la leçon de catéchisme pour le lendemain.

. . . . . .

Finie la comédie !

Le rideau est tiré, les décors sont rangés !

Jean MILHEC.

LA BÊTE

Après avoir usé de plus ou moins de jeux remuants, deux petits garçonnets de cinq et six ans s'évertuent, dans leur petite imagination, à trouver un jeu nouveau.

Ah ! ils se rappellent avoir joué, ou vu jouer peut-être, un jeu bizarre, qui les a fort amusés, et vite, ils décident de *jouer à la Bête*.

La Bête, pour ces jeunes cerveaux, ce doit être quelque chose d'étrange, de monstrueux, comme au dessous de soi-même. L'un des deux consent à être la Bête, et l'autre, naturellement, *l'être supérieur*, le génie !

Je les regarde un instant jouer ainsi :

« Qu'est-ce que c'est que ça, la Bête et pourquoi, dis-je, consens-tu à être la Bête? »

Confus, l'enfant interpelé me répond qu'il ne sait, que c'est pour jouer, et que le jeu terminé il ne sera plus la Bête.

Dans le but d'éveiller chez lui quelques réflexions, je lui fais observer l'étrangeté de son rôle : faire la Bête.

Quel enseignement à dégager de ce fait, minime en soi pourtant, mais si démonstratif. Combien d'enfants après avoir consenti, gamins, à faire la Bête, consentiront-ils à l'être réellement toute leur vie?

Combien devons-nous d'erreurs d'appréciation au laisser aller des enfants dans leurs jeux. Il n'est pas un de nous qui n'ait joué et plus tard assisté à ces jeux grotesques, stupides, déprimants où les uns représentent les voleurs ou les soldats, les autres les gendarmes ou les chefs.

C'est au jeu surtout que l'enfance se passionne, c'est là surtout que se montrent ses désirs après de longues heures de supplice à la « laïque » ou à la « congréganiste » et c'est là aussi, il n'y a pas à le nier, que les bambins s'éduquent, se transforment.

Combien de pensées fausses, d'actions déréglées nées de ces réunions d'enfants en troupeaux ? Nul ne le pourrait dire.

Et quelle puissance celle qui résiderait dans l'existence d'une *éducation réellement anarchiste*. Quels heureux changements verrions-nous s'opérer si au lieu d'être constamment éloignés de ces êtres fréles que le moindre choc peut dévier, nous étions là toujours, dans leurs jeux, dans leurs promenades, cherchant à les divertir, à les instruire, à les éduquer. Le moindre fait enfantin est sujet à dissertation.

Tant que nous n'aurons pas la possibilité de prendre contact avec l'enfance, de la guider, de la soutenir, de la défendre contre les insanités de l'éducation bourgeoise, nous n'aurons rien fait ou presque.

Le cas vaut bien qu'on y réfléchisse et je suis pleinement d'accord avec Henriette Roussel et John Charpentier sur ce sujet.

Que chacun de nous se pose le problème, il n'est pas sans solution, que diable !

Raoul PICHOT.

DISCUTONS ! ?

à Léon Israel

En ce qui concerne la discussion, rien à ajouter à ce que j'ai dit précédemment.

CONCLUSION

Il est intéressant, quand on veut s'assurer que l'on raisonne correctement, de connaître les règles du raisonnement.

En l'espèce, l'erreur d'Israel provient de ce qu'il n'a pas appliqué la première règle relative à la définition « *définir tous les mots obscurs ou équivoques* », règle que nous nous efforçons toujours d'appliquer avec soin.

S'il avait, tout de suite, défini *rigoureusement* le mot « s'embêter », puis le mot « anarchiste » en signalant les conséquences logiques de ces définitions, il n'aurait pu écrire son article, car la contradiction signalée par nous l'aurait immédiatement arrêté : un anarchiste (notre définition acceptée par Israel) ne peut s'embêter (définition résultant du texte d'Israël). D'ailleurs il a eu l'idée confuse de cette contradiction. Mais cette idée était confuse et c'est pourquoi il a publié son article. S'il avait, comme nous, précisé, l'article n'aurait pas paru.

En effet, il dit :

... Les anarchistes s'embêtent ! Ils s'embêtent... j'emploie à dessein cette forme triviale car si je parlais de lassitude, de découragement, je semblerais me préoccuper de tout autre individu que de l'anarchiste « maître de soi » ayant accepté en toute connaissance de cause la lutte sociale et envisageant l'anarchie non seulement comme une conception économique mais surtout comme une règle de vie. Celui là seul m'intéresse que les difficultés n'effraient pas, que les obstacles ne sauraient rebuter...

Cela revient à dire qu'un véritable anarchiste ne peut « s'embêter ». Et cependant Israël dit un peu plus loin :

... Les anarchistes s'embêtent.

Constater qu'un véritable anarchiste ne peut « s'embêter » et déclarer que « les ou des anarchistes s'embêtent » est contradictoire. A une pareille assertion un individu logique ne peut que répondre : « Il y a peut-être des individus qui s'embêtent, mais ce ne sont pas de véritables anarchistes. »

. . . . . .

Réponses aux points en dehors de la question :

MA LISTE. — Nous en causerons lon-

gnement cet hiver et nous enseignerons aux amis à établir la leur. Ce travail sera fait au local du Groupe d'Etudes scientifiques. Il durera plusieurs mois. Les réunions seront annoncées.

LA LOGIQUE. — La logique, comme les autres lois naturelles, fonctionne même quand l'individu est incapable de la FORMULER. C'est une supériorité incontestable que de savoir formuler. (Voir *Le Mécanisme du Raisonnement* qui paraîtra prochainement).

PARAF-JAVAL.

Déductions simplistes

Qu'est-ce que l'Ordre social? La prospérité publique : commerciale, financière, agricole, industrielle ? Le profit d'un petit nombre de possédants et d'oisifs en face d'une multitude qui travaille sans espoir de devenir propriétaire pour le maintien de quoi la religion est à considérer comme fort utile, sinon indispensable : le dogme, avec la morale, protégeant le Capital contre les impatientes convoitises des esclaves et des déshérités.

Combien de détournements, de tromperies commises par les négociants, entrepreneurs, agioteurs de toutes sortes, sans compter les inutiles !

Cependant, leur ingéniosité peut s'exercer librement, à moins d'un scandale éclatant et d'un cas trop particulier, grâce auxquels certains paient pour les autres, afin de sauver l'honneur de la corporation.

Néanmoins, les seuls voleurs de grands chemins, cambrioleurs non patentés, fabricants de fausse monnaie, sont considérés comme punissables et dignes de discrédit, de mépris...

Malgré des récoltes abondantes, le consommateur voit diminuer de peu sensible façon la cherté des produits, proportionnellement aux salaires et appointements plutôt minimes.

Cet état de choses durera aussi longtemps que la *hideuse autorité* : tant que l'on élèvera des statues aux tueurs d'hommes, aux inquisiteurs et aux promoteurs de superstitions tandis qu'on livrera aux gémonies : adversaires des pouvoirs, contempteurs des lois, blasphémateurs et briseurs d'idoles, ennemis des foules asservies.

Souhaitons que ces derniers — les destructeurs — se multiplient, et réussissent.

L. GAUDRIE.

REPRÉSENTATION DE PROPAGANDE

Le Samedi 20 Octobre, à 8 h. 1/2

SALLE DES TRAVAILLEURS, 61, Rue de Cormeille, 61

A LEVALLOIS-PERRET (PRÈS LA BARRIÈRE)

Grande Soirée de Camaraderie

Camarades,

Que voulons-nous ? Réunir dans un commun plaisir la famille entière ! Que le père, la mère, les enfants puissent se grouper autour d'un même spectacle.

Que voulons-nous ? Offrir au peuple un spectacle qui, tout en étant d'une autre valeur que celui du théâtre ou du café-concert, conserve une allure de simplicité et de bonne humeur qui le fasse comprendre et apprécier de tous.

Que voulons-nous ? Que tour à tour, le public soit artiste et que les artistes soient public; que le peuple puise en lui l'utile et l'agréable et qu'il n'attende pas, des maîtres et des dirigeants, le pain et le plaisir qu'il peut trouver en lui-même.

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

A. Picot . . . . . *Prophétie*, poésie de X.

La petite Charlotte { *La Guerre*, poésie de Louis RATISBONNE. / *Berceuse*, paroles de Jean RICHEPIN, m. de MICHIELS.

Victor Kesteman . *Au Pays du Bonheur*, p. de Louis CORNET, mus. de L. I.

Marka . . . . Chants tchèques.

Mauricius. . . . . Dans ses œuvres.

Alice Buat . . . . *Les Frocards*, poésie d'Albert CHAUTRIN.

DEUXIÈME PARTIE

Causerie par le camarade LIBERTAD

A LA CONQUÊTE DU BONHEUR

TROISIÈME PARTIE

Léon Israel. . . { *Le Chant du Départ des Locataires*, paroles de Jules JOUY, mus. de MÉHUL. / *Il était un petit navire*, légende de BOTREL, musique de DIHAU.

Renée . . . . . { *Les Résignés*, par. et mus. de X. PRIVAS. / *Les Inquiets*, par. et mus. de G. DUMAISTRE.

TROISIÈME PARTIE (*suite*)

F. Rollé. . . . . *Le Chant du Pain*, paroles de Pierre DUPONT, mus. de DARCIER.

Louise . . . . . { *N'y pensez-vous pas ?* par. de F. MOURET, musique de CHANTEGRELLET. / *Heureux Temps*, par. de Paul PAILLETTE, mus. de RENARD.

Germény . . . . . *La Récolte*, paroles et mus. de Xavier PRIVAS.

Lucy . . . . . *A bas la Guerre !* paroles de Noël REYBAR, musique de M. FRIBOURG.

Paul Paillette . . Dans ses œuvres.

L. Mayer . . . . . { *Berceaux-Lauriers*, poésie d'Albert LAMBERT. / *Le Loup et le Chien*, fable de La Fontaine.

Régina. . . . . Fragment de *Crépuscule*, de René FAUCHOIS.

QUATRIÈME PARTIE

LE PORTEFEUILLE

Pièce en 1 acte d'Octave MIRBEAU

Le Commissaire de Police. L. MAYER
Jean Guenille . . . . . Léon ISRAEL
Jérôme Maltenu . . . . . Albert LEBRUN
1er agent. V. KESTEMAN | 2e agent. V. LAGNUS

ANNA MAHÉ, dans le rôle de Flora Tambour

Léonard de BLASIIS, violon ; ROLLÉ, clarinette ; Léon ISRAEL, piano

PRIX D'ENTRÉE : **0 fr. 30**

Vu le Programme très chargé, on commencera à 8 h. 1/2 précises. — Les Portes ouvriront à 8 h.

COMMUNICATIONS : Métro-Monceau et tramway Madeleine-Levallois.

L'ERREUR

Il est avéré que la plupart des hommes se font, des anarchistes, une idée fausse et qu'ils nous imputent des pensées et des actes qui ne cadrent pas du tout avec nos théories. Pour beaucoup, en effet, celui qui se révolte contre certaines lois, contre certaines institutions est anarchiste, et il suffit qu'un individu, soit par forfanterie soit par imbécillité, prenne cette épithète pour qu'immédiatement, sans plus d'explications, on paraisse reconnaître en lui toute notre philosophie.

Quand, parfois, les hommes qui jugent si sommairement sont amenés à discuter avec nous, ils emploient presque toujours des arguments « classiques » qu'ils se sont bien gardés de raisonner, non méchamment, mais parce qu'ils en sont incapables.

Ainsi, leur marotte est de nous faire griefs des actes de violence que des anarchistes ont été appelés à commettre. Loin d'examiner les causes déterminantes de tels ou tels actes, ils manifestent de suite leur horreur et en même temps répudient *à priori* l'idée de ceux qui les ont perpétrés.

L'erreur est surtout dans cette opinion que la violence est l'apanage des théories anarchistes, elle est implantée solidement dans les cerveaux. Ainsi s'explique la répulsion instinctive et le parti-pris auxquels nous nous heurtons chaque fois que nous avons l'occasion de prendre contact avec la masse.

Grande est leur surprise quand nous leur démontrons leur part de responsabilité dans les violences commises et l'obligation dans laquelle nous nous trouvons parfois de nous défendre contre la tyrannie des hommes et des lois qu'ils fabriquent.

A l'oppression et au despotisme, pouvons-nous opposer la résignation ?

Devant l'exploitation de notre corps et la diminution de notre Moi, pouvons-nous faire abnégation de notre individu ?

Laissons cela aux lâches et aux mystques !

Notre désir de Vie est grand et les jouissances à atteindre sont nombreuses, c'est pourquoi nous luttons et cherchons à améliorer notre situation en étalant des théories ayant pour base la transformation et non l'amélioration d'un mode de vie autrement déprimant pour les hommes que les gestes de « réaction brutale » qu'ils nous poussent parfois à exécuter.

L'anathème qui nous est jeté ne nous décourage pas ; au contraire, il nous oblige à effectuer une propagande dans les milieux où les gouvernants, les politiciens, les journalistes, les parasites, cultivent et récoltent les fruits de l'ignorance.

Démontrons aux trompés toute la nécessité qu'il y a pour eux d'examiner et d'étudier la philosophie anarchiste, la grande destructrice de l'erreur propagée à dessein.

Camille TIERCIN.

Notre Correspondance

Le Transformisme et l'Égalité.

Au Liseur.

Tu fais une remarque très juste au sujet de mon article, paru dans *le libertaire* : « *le Transformisme et l'Egalité* ». Le lecteur peu informé pourrait, en effet, mal interpréter

(3)

LE RADIUM

ET LA

Radiation Universelle

« Lorsqu'on chauffe un sel de radium, le débit d'émanation en dehors du sel est fortement augmenté, et les phénomènes de radioactivité induite sont plus intenses que quand le sel est à la température ordinaire, il est épuisé, comme dans le cas où on l'avait dissous, il ne contient que peu d'émanation, l'activité est devenue très faible. Peu à peu, l'émanation s'accumule de nouveau dans le sel solide et le rayonnement va en augmentant.

« La période de l'accroissement de l'activité du sel qui, après dissolution, vient d'être ramené à l'état solide, est celle pendant laquelle l'émanation s'emmagasine à nouveau dans le radium solide. »

Conclusion : Le radium produit toujours la même quantité d'énergie, la même radiation globale. (Pour éviter toute confusion, j'appelle radiation globale la somme de l'émanation et du rayonnement.) Si elle s'accroît, c'est qu'il y a accumulation : si elle décroît, c'est qu'il y a échappement et fuite. Mais la production originelle, continue et constante, ne varie jamais.

Les faits contredisent la théorie, et s'adaptent parfaitement à mes idées, comme je vais le démontrer.

Il saute aux yeux, sur le champ, qu'il est absurde qu'un corps irradie, *quel que soit son état*, la même quantité d'énergie. Un tel corps n'existe pas, et ne pas exister. A activités différentes, énergies différentes.

Analysons les phénomènes.

Un sel radifère, que l'on vient de sécher, émet la *même* quantité d'émanation et cinq fois moins de rayonnement qu'à l'état sec au bout d'un mois. La radiation globale a donc en un mois augmenté considérablement.

Selon Curie, voici comme il conviendrait d'expliquer la chose. Le sel dissous a perdu de l'émanation accumulée. Lorsqu'on le sèche, l'émanation reprend graduellement de l'activité. L'émanation qui s'extériorise est inférieure en quantité à celle qui va s'accumulant. Ce régime d'accumulation se prolonge pendant un mois. Pendant ce laps de temps, la quantité d'émanation extériorisée augmente progressivement; mais non proportionnellement, à l'émanation accumulée. Enfin, quand l'activité du radium atteint sa valeur maximum ou valeur limite, il s'établit un état d'équilibre, dans lequel la production d'émanation est égale à son débit, soit sous forme d'émanation proprement dite, soit sous forme de rayons Becquerel.

Voilà pourquoi le radium, qui a séché pendant un mois, émet une radiation globale bien plus considérable que l'on vient de sécher, vu que le premier, qui extériorise la même quantité d'émanation, possède un rayonnement cinq fois plus fort.

Tout ceci me semble contradictoire. Voyons! Quel obstacle oppose le radium à la fuite de l'émanation? C'est la cohésion, la dureté. Dans le radium en dissolution, l'émanation s'exhale plus facilement, en plus grande abondance que dans le radium solide. Et, plus le radium solide est dur, plus il dégage de rayonnement, car moins il extériorise d'émanation. Sur ce point, j'accepte les idées de Curie.

Mais le radium que l'on vient de sécher, étant moins dur que le radium qui a séché un mois, oppose à la fuite de l'émanation moins de résistance que celui-ci. Si celui-ci laisse échapper de l'émanation pour une valeur de 10, par exemple, celui-là en dégagerait pour une valeur plus élevée, s'il en contenait. Mais le débit est le même ; par conséquent, le radium qui vient de sécher n'accumule pas d'émanation. Il devrait l'extérioriser en plus grande quantité. S'il n'en extériorise pas, c'est parce qu'il n'en contient pas. Et si la radiation globale a augmenté dans le radium cristallisé depuis un mois, c'est que la production a augmenté; la production, non pas l'emmagasinement.

Continuons. Une solution radifère dans un récipient ouvert de grande surface devient, au bout de quelques jours, presque inactive. Elle n'émet presque pas d'émanation, ni de rayons Becquerel. Mais comme, selon Curie et Debierne, le radium émet toujours *quel que soit son état*, la même quantité d'énergie, il s'ensuit que la véritable énergie du radium, *celle d'origine*, est presque nulle, et que l'extraordinaire énergie qu'il déploie, quand on l'a cristallisé ou que l'on vient de le dissoudre, est une énergie fictive, emmagasinée et accumulée. Le radium, en dernière analyse, ne rayonne presque pas. Ce n'est pas une source abondante, c'est un grand réservoir, qui s'emplit, pour se vider à torrents.

Mais, si l'énergie s'accumule, elle devrait s'accumuler indéfiniment ; il en résulterait une fuite et un emmagasinement de plus en plus grands, attendu que la fuite, quoiqu'elle augmente, ne croît pas en proportion du dépôt. Si, pendant un mois, c'est là le régime d'un sel de radium que l'on vient de sécher, pourquoi ne se continue-t-il pas indéfiniment ? Parce qu'au bout d'un mois, dit Curie, le radium est arrivé à son activité maximum ; il y a équilibre entre l'énergie produite et celle qui se libère, d'où il résulte une énergie continue et constante, une énergie invariable.

Ce n'est pas possible. Pendant le mois où il a séché, le radium a accumulé de l'émanation. Pendant ce temps, l'émanation extériorisée s'est accrue sans cesse, sans préjudice de l'accumulation, car cette dernière était supérieure à celle-là. Au bout d'un mois, il existe donc dans le radium de l'émanation accumulée et de l'émanation d'origine. Et alors de deux choses l'une : ou bien le radium n'extériorise qu'une partie de l'émanation globale, celle d'emmagasinement et d'origine, ou bien il l'extériorise et l'exhale en totalité, soit directement sous forme d'émanation, soit sous forme de rayons Becquerel.

Dans le premier cas, nous aurions l'accroissement indéfini de l'accumulation et du rayonnement. C'est absurde.

Reste la seconde hypothèse, qui est celle de Curie, aussi inacceptable que la première.

Voyons. Le radium, quel que soit son état, produit toujours la même quantité d'émanation. Telle est la doctrine de Curie et Debierne. Mais le radium dissous, dans un récipient ouvert de grande surface, ou bien le radium chauffé pendant quelques heures à une haute température, n'extériorise presque pas d'émanation, ni de rayonnement. Dans de telles conditions, le radium oppose la moindre résistance à la fuite de l'énergie, qui s'échappe librement. Ainsi, c'est quand l'énergie ne s'accumule pas, quand il n'y a pas d'emmagasinement, que l'on trouve la véritable énergie du radium, son énergie de production ou d'origine, *presque inactive, tant elle est faible*.

Donc l'activité singulière du radium cristallisé, au bout d'un mois, n'est pas originelle ; elle est due presque tout entière à l'accumulation, à l'emmagasinement. A ce moment le radium se met à extérioriser l'émanation globale, celle d'origine et d'accumulation, il équilibre le gain et la perte, et il atteint une énergie limite constante.

Fort bien. Supposons que l'émanation réelle, celle d'origine, soit la centième partie de l'émanation accumulée. Notre radium cristallisé, au bout d'un mois, extériorise une radiation globale d'une valeur de cent et une unités, proportionnelle aux deux émanations, d'accumulation et d'origine. *Mais dans ce cas, toute l'énergie accumulée se dépense et se convertit aussitôt en énergie rayonnée, et la radiation consécutive ne doit nécessairement ne s'alimenter que de l'énergie d'origine. En conséquence l'énergie de rayonnement du radium solide baisserait tout à coup, et resterait égale à celle du radium dissous dans un récipient de grande surface, ou à celle du radium chauffé pendant quelques heures à une haute température.*

Voilà à quelle contradiction nous amène la théorie. Du reste, le prudent physicien ne donne pas sa théorie pour parfaite. Voici, au contraire ses paroles : « Lorsqu'on compare les résultats de l'expérience avec ceux de cette théorie incomplète, l'accord n'est pas satisfaisant; on arrive, toutefois, à cette conclusion que la théorie renferme une partie de la vérité. Les phénomènes extrêmement complexes; la théorie n'explique pas pourquoi les rayons pénétrants disparaissent en plus grande proportion. »

GUERRA JUNQUEIRO.

(*à suivre*).

le passage que tu signales. Mais ce qui précède et ce qui suit doit édifier celui qui est au courant des choses de l'anarchisme. La division en manuels et intellectuels est le fait de notre soi-disant organisation sociale. Je crois qu'il y aura toujours, même dans l'hypothèse d'une société communiste-anarchiste, des différences de développement à tous les points de vue : mais outre que ces différences seront considérablement amoindries, le groupement par affinités fera disparaître toute prétention à la « supériorité », et, précisément parce que l'intelligence dirigera alors les hommes, chacun aura le désir d'exercer un métier manuel. Je crois que tous les théoriciens de l'anarchisme sont d'accord sur ce point.

J'aurais voulu faire comprendre que l'Egalité n'est pas l'abaissement de ce qui est vraiment intelligent, mais, mais l'accession de tous au savoir et au bien être.

Fraternellement, **HOMO.**

La bonne propagande

C'est la propagande individuelle, d'individu à individu et non d'individu à collection d'individus.

J'ai remarqué, et bon nombre de camarades s'en sont sans doute aperçus, que l'auditoire des conférenciers anarchistes se compose toujours d'individus déjà acquis à notre doctrine.

Les honnêtes gens fuient ces maudites réunions et à moins d'y être amenés par un ami, on ne les rencontre jamais dans nos milieux.

Les militants y vont pour s'assimiler de nouveaux arguments, la forme de les présenter, soit encore pour voir un camarade.

Les conférences achèvent ce qu'a commencé l'individu, elles donnent le fini à ce qui est déjà dégrossi.

Le rôle des orateurs n'a ainsi qu'une importance relative et leur influence est bien minime.

Bien plus féconde, au contraire, est l'action continuelle de l'individu anarchiste qui s'affirme en toute occasion, par la parole, l'écriture, l'acte.

Ne rien laisser sous silence, dire toujours son opinion, sa pensée intégralement, un individu libre le réalise.

Au restaurant, les insipides propos échangés avec le voisin de table, dégénèrent bientôt en causerie intéressante ; on passe une brochure, puis deux, l'audition d'une conférence finit le reste.

Cette tactique est, à mon point de vue, certainement préférable à celle consistant à s'absorber dans la lecture d'un journal ou à se renfermer dans un mutisme absolu sous prétexte que le voisin est un imbécile.

Antimilitarisme Pratique

Nous recevons du groupe des Causeries populaires des Xe et XIe Arrondissements, *le texte de l'affiche dont nous parlions dans le dernier numéro. Faite avec le concours de nos amis : Edouard Drumont, Charles Richet, Guy de Maupassant, général de Freycinet, Henri Rochefort, Anatole France, Aristide Briand, elle ne manque pas d'une saveur originale.*

Ceux qui seraient partisans de voir paraître cette affiche, nous en préviendraient, par retour du courrier, afin de fixer le tirage.

Elle serait de format colombier, timbre à 0 fr. 18. Le prix dépendra de l'importance du Tirage. Vite, dépêchez-vous, les amateurs d'antimilitarisme pratiquement légal.

AUX SOLDATS !

Savez-vous quelque chose de plus navrant que l'existence de ce malheureux qu'on enlève à son champ, à son village et qu'on jette pour trois ans, dans une caserne, loin des siens, loin de tout ce qu'il aime, condamné à vivre avec d'autres hommes aussi à plaindre que lui ? Que voulez-vous qu'il reste, à un pays, de vigueur en réserve lorsque, dans, vingt ans, tous les hommes auront passé par cette terrible filière ? **Edouard Drumont.**

L'alcoolisme, la prostitution et l'hypocrisie, voilà ce qu'apprend la vie à la caserne.

Charles Richet, *professeur à l'Université de Paris.*

Le soldat entre au régiment ignorant et honnête, il en sort trop souvent aussi ignorant mais corrompu.

de Freycinet, *ministre de la guerre.*

L'armée est l'école du crime.

Anatole France, *de l'Académie Française.*

Nos vainqueurs ne sont pas plus féroces envers nous que nous n'avons été féroces envers nos vaincus.

Les chefs, ces bourreaux imbéciles s'étonnent du nombre toujours croissant des désertions. Parbleu ! on aime autant traîner à l'étranger une existence, même précaire et misérable que d'aller, pour un geste, immédiatement assimilé à une voie de fait, se faire égorger dans les chiourmes de Tunis ou de Constantine.

. . . . . .

Une combinaison favorable m'a empêché de faire partie de cette belle armée française, où je n'aurais, d'ailleurs, donné peut-être d'autre exemple que celui de la désertion. **Henri Rochefort.**

Faites donc comprendre a l'ouvrier qui va quitter l'atelier, au paysan qui va déserter les champs, pour aller à la caserne, qu'il y a des devoirs supérieurs à ceux que la discipline voudrait imposer... Et si l'ordre de tirer persistait, si l'officier tenace voulait quand même contraindre la volonté du soldat, les fusils pourraient partir, mais ce ne serait pas dans la direction indiquée.

Aristide Briand, *ministre de l'Instruction Publique.*

Si les peuples se servaient de leurs armes contre ceux qui les ont armés, la guerre serait morte. **Guy de Maupassant.**

Soldat, réfléchis et conclus toi-même !

Dans les rassemblements, chose fréquente dans les rues des grandes villes, on exprime à haute voix ses réflexions personnelles, on contredit le monsieur qui pérore et fait l'important.

En wagon, en omnibus, on se mêle à la conversation ; quitte à la provoquer au besoin.

Le mariage est une comédie, c'est vrai, il est bon d'y assister lorsqu'on en reçoit l'invitation, on peut y faire du bon travail. De même pour les enterrements.

On peut aussi dîner avec d'anciens amis, avec de la famille ; au dessert sans se faire prier aucunement on entonne un chant anarchiste. Voyez d'ici l'effet produit et les conséquences qu'on peut en tirer.

La correspondance est aussi un bon moyen de propagande, quand le correspondant est un abruti on ne se gêne pas alors pour le lui faire savoir.

Et c'est en réagissant incessamment, en suscitant la réflexion que l'on forge des individus nouveaux, que l'on fait entrer le doute dans les cerveaux bien pensants.

Pour vaincre il faut que ce bourdonnement anarchiste remplisse toute la la terre, qu'il horripile sans relâche les oreilles bourgeoises.

Bourdonnons donc.

DESTRUCTOR.

— OBJECTIONS —

C'est au nom de la raison, et même de la science, que de tout temps, les hommes fabriquaient des lois et les imposaient par la force.

La science et la raison ne s'imposent pas, dit le philosophe, toute loi, émanant d'une force quelconque, est une entrave à la liberté individuelle.

Des anarchistes, tout en admettant ce que je viens de dire, tombent dans les mêmes errements, en voulant déterminer, point par point, la conduite de l'individu.

Il serait intéressant de savoir si l'individu s'appartient ou s'il appartient à son espèce, s'il doit faire de son corps ce que bon lui semble, si l'individu existe pour lui-même, ou s'il ne s'appartient pas, s'il n'est pas libre de suivre telle conduite lui étant nuisible, et conséquemment nuisible à son espèce, s'il ne doit agir qu'en suivant la méthode scientifique.

C'est au nom de la légitime défense que certains anarchistes imposent leurs raisons : « Si tu fumes, tu me nuis, tu es donc pour moi un être nuisible, je dois chercher à t'empêcher de fumer, ou à te détruire. »

Cette logique arrache l'individu à lui-même, lui impose une autorité.

« Tu ne feras que ce que la science te dictera. Tu deviendras, en un mot, l'être obéissant passivement à des principes (loi) que des savants auront fabriqués, tu auras changé de législateur, tu auras changé de Maîtres. »

Auguste BOYER.

Revue des Journaux

Le Libertaire.

Une appréciation du mouvement allemand par Sievert, que je ne peux controler.

Mon ami Hubert, tu t'amuses à relever les mensonges de ces Messieurs de l'Eglise, leurs contradictions et leurs erreurs ; ça prouve tout simplement que tu as du temps à perdre.

Lécram ergote. Le « déterminisme est une religion nouvelle. La Vérité avec un grand *v.* » Ce sont là aussi des affirmations. Les déterministes ne déclarent pas l'homme esclave absolu du milieu, ils savent que l'association d'éléments qui forme l'individu apporte de de nouvelles déterminantes qui réagissent contre le milieu L'influence réciproque du moi et du milieu sont à envisager. Quant à haïr ceux qui veulent opprimer c'est simplement ridicule sans donner plus de forces.

Un article sur la *Lèpre suisse*, pareil à un de cet imbécile de Descaves dans le *Journal*, et qui me fait penser aux prospectus distribués par le comité de l'Auvergne pittoresque dans le but d'amener les gogos dans leur pays.

Pruneau-Varia, si tu veux faire une critique du roman sensationnel, lis le modèle du genre que fit paraître Paraf-Javal dans le n° 10 de *l'anarchie : A feu et à sang.* C'était spirituel, amusant et... c'était court.

Les Temps Nouveaux.

Pierre Kropotkine, à propos de la résolution prise par le parti social démocrate allemand, à Mannheim, constatant que les syndicats sont des organisations aussi indispensables que le parti social démocrate, veut montrer le fameux parti de l'Internationale se fabriquant à nouveau. Je crois que le deuil doit en être porté. Pour faire du bon travail on n'attendra plus les ordres du jour de leaders et des congrès de n'importe quelle espèce.

Un court historique de la *Maison des Fédérations* par Ch. Desplanques. Malgré que ce ne soit pas pour y faire des choses qui nous plairont, l'établissement de cette Maison nous intéresse comme faite en dehors de tout subventionnisme, de toute tutelle officielle.

LE LISEUR.

UN PEU DE LIBRAIRIE

Nous avons à la disposition des camarades en outre des volumes et des brochures indiquées dans « Ce qu'on peut lire », tous les livres qui leur seront nécessaires pour leur documentation ou leur instruction, mais surtout des philosophes et des savants contemporains. Il est certainement intéressant que les bénéfices de la librairie viennent à un travail anarchiste plutôt qu'à un travail quelconque.

En attendant une nomenclature plus complète, nous recommandons vivement à nos amis :

L'Entr'aide	(Kropotkine).....	3 fr.
Le droit à l'Avortement	(Dr Darricarrère)...	2 75
Origine des espèces 604p.	(Darwin).....	2 50
Force et Matière	(Buchner).....	2 «
Les Enigmes de l'Univers	(Haeckel).....	2 «
Origine de l'homme	—	1 «
Le monisme	—	1 «

(Le port est évidemment en plus)

TROIS MOTS AUX AMIS

UN REVOLTE. — D. n'a pas de moyens comme cela dans sa poche ; il a seulement donné une opinion.

J. DUPOUX. — Un peu trop particulier.

MOZZANINI (Lausanne). — Ce serait fastidieux de signaler les crises de colère de S. F. Déchirer les journaux dans une réunion que l'on fait, cela rappelle les gestes des inquisiteurs les brûlant, mais ce n'est plus dangereux, c'est comique. S. F. sait d'abord ne faire ces gestes qu'aux endroits où nous ne sommes pas.

J. MARESTAN. — Envoie suite article au plus tôt. Reçu argent et envoyé à une autre destination.

P. SOCARD. — L'article de Sosonoff paru dans le numéro 78 suffit, croyons-nous, sur ce sujet. La personnalité de P.-J. n'a rien à voir dans l'histoire. L'exemple que tu donnes de ses erreurs est, en tout cas, mauvais. Si un total de soldats n'est pas forcément une armée, une armée est forcément un total de soldats.

Composée par des camarades.

La Gérante : A. MAHÉ.

Imp. des *Causeries Populaires*, ARMANDINE MAHÉ

A NOS AMIS (1)

Bien placés pour assurer un travail d'imprimerie, pour jeter dans la circulation anarchiste : placards, affiches, étiquettes, brochures, cartes postales, ainsi que nous l'avons montré disposant de moyens restreints, nous venons vous demander de nous aider à acquérir la machine sans laquelle notre œuvre est toujours sous la servitude du maître imprimeur.

Que nous faut-il : pour bien faire, une grosse somme : **Cinq mille francs.** Cinq cents de nos amis pouvant disposer d'une dizaine de francs.

Que promettons-nous en échange ? de bien faire... Et c'est tout. Nous ne donnerons ni coupons, ni reçus mensongers, qu'on ne rembourse jamais ; nous ne jouerons pas aux sociétés financières avec statuts, titres provisoires et définitifs.

Que ceux qui sentent qu'une imprimerie complète serait un outil merveilleux de propagande à la disposition de bras et de cerveaux véritablement anarchistes nous aident... seulement ceux-là.

A. MAHÉ et **A. LIBERTAD.**

Une lettre par retour du courrier annoncera que la somme ne s'est pas égarée en chemin.

(1) Voir l'appel complet dans le n° 67.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Causeries Populaires des XVIIe & XVIIIe. 22, rue de la Barre. — Lundi 22 octobre à 8 h. 1/2, Nouvelles séries de Conférences sur les **Théories de l'anarchie** par A. Libertad, A. Mahé, L. Israël, H. Japonet. — I. - *L'anarchie*, par A. Libertad.

Causeries Populaires des Xe & XIe, 5, cité d'Angoulême, (66, rue d'Angoulême) — Mercredi 24 octobre à 8 h. 1/2, Causerie, sur *un article de Marestan : LES ILLEGAUX.* Libertad ouvrira la discussion.

Grupo liberacana esperantista. — Lundi 15 octobre à 8 h. 1/2 du soir, 12, rue de l'Ancienne Comédie. — Cours d'esperanto. — Souscription à « Socia Revuo ».

Causeries populaires de Boulogne-Billancourt. — Mercredi 24 octobre à 8 h. 1/2, *Abrégé de psychologie et ses conséquences sociales*, par Mauricius.

Marseille. — Samedi, 20 octobre, à 9 h. du soir, grande salle de la Bourse du Travail, meeting international avec le concours de camarades italiens, français et espagnols pour la mise en liberté de Ferrer, Nakens et des autres accusés de complicité dans l'attentat de Madrid. Conférence par Jean Marestan et José Caston, délégué de l'Union des Sociétés ouvrières de Barcelone.

Lyon. — Groupe l'Emancipation : Tous les camarades assisteront à la réunion qui aura lieu dimanche 28 c^t, à 8 h. du soir, salle Chamarande, 26, rue Paul-Bert, pour étudier les moyens aptes à assurer la parution du journal. Il serait bon de faire une continuelle propagande dans tous les quartiers de Lyon.

Le journal ne paraîtra que le 27 courant. Les camarades chanteurs et instrumentistes sont invités spécialement à cette réunion.

Toulouse. — Groupe anarchiste : Réunion samedi 20 octobre à 8 h. 1/2 rue du May, 9.

Jeunesse libre de Toulon — Les groupes, *Jeunesse libre* et *Oasis* préviennent les camarades que les cours d'esperanto sont définitivement organisés. ils auront lieu les lundi et jeudi de 6 à 7 h. du soir au local de la J.-L., 14, rue Nicolas-Laugier, 1er étage.